

Pascal Jacob

LA MORALE
CHRÉTIENNE
EST-ELLE
LAÏQUE ?

La Morale Chrétienne est-elle laïque ?

Pascal Jacob

LA MORALE CHRÉTIENNE EST-ELLE LAÏQUE ?

ARTÈGE

DU MÊME AUTEUR

L'École, une affaire d'État?, Mame Edifa, 2008

© Novembre 2012, Éditions Artège

ISBN 978-2-36040-125-3

ISBN pdf : 979-1-03360-286-6

Éditions Artège

11, rue du bastion Saint-François – 66 000 Perpignan.

www.Editionsartège.fr

Elisabeth, *pour sa patience*
Dr Roger Verley, *pour ses lumières*
André Michelez, *pour ses inspirations*
Jean-Christian et Cécile, *pour leur esprit critique*

*« La vérité ne s'impose que par la force de la vérité elle-même
qui pénètre l'esprit avec autant de douceur que de puissance »*
Karol Wojtyła

Préface

Décision ou Jugement? Valeurs ou Biens? Création ou Vocation? Soumission ou Concrétion? Exception ou Détermination? Moindre mal ou Mieux possible? Observance ou Consentement? « Ne tue pas » ou « Ne commets pas de meurtre »? « Que dois-je faire? » ou « Qu'est-il bon de faire? » Peut-être ne voyons-nous là qu'une querelle de mots ou une louable dispute philosophique? Or ces distinctions retrouvées offrent une réponse à la « solitude » de la conscience humaine: « Ai-je pris la bonne décision? »

Si la conscience se trouve en position de devoir déroger dans les situations particulières, d'arbitrer des conflits de valeurs, d'élaborer des compromis, de s'autoriser à faire le mal en vue d'un bien, d'admettre que parfois ce qui est mal (exemple: mentir ou voler) est un bien, elle fait l'expérience d'une stupéfiante et angoissante solitude. La question « ai-je pris la bonne décision? » ne peut trouver de réponse, ni en soi: si l'exception confirme la règle, rien ne confirme l'exception; ni dans le dialogue avec autrui: « Tu as choisi en ton âme et conscience. »

À cette angoisse, on voudra répondre par un discours déculpabilisant : « tu as fait de ton mieux », discours qui n'apaise pas. Certes, cette parole prend sens quand, du fait des circonstances, il a été difficile, voire impossible, de bien juger ; elle est même un appel heureux et audacieux à la reconnaissance de notre vulnérabilité. Mais elle se trouve impuissante à taire la culpabilité latente qui résulte d'une telle angoisse.

La solitude est ici celle la page blanche, la conscience étant alors décrite ou comprise comme une simple toile de fond sur laquelle sont projetées quelques impressions utopistes et impulsions contradictoires. La conscience morale ne peut alors qu'enfermer l'homme dans une infranchissable et impénétrable solitude.

En revanche, si la conscience perçoit non seulement un appel à faire le bien mais une antériorité de cet appel dans la nature humaine, elle fait alors l'expérience du repos. La conscience « ne tourne plus dans le vide », elle repose sur la reconnaissance de la loi naturelle qui ne lui est pas extérieure mais antérieure. Elle trouve son repos en devant juger et non décider ; elle n'est plus angoissée à l'idée de décider « ce qui est bon » ou d'avoir à concéder au mal. La solitude, inhérente à la conscience qui délibère, trouve quant à elle son repos dans le jugement prudentiel, le consentement, l'exécution et la joie qui en découle.

« Ai-je pris la bonne décision ? » Cette question nous habite ou parfois même nous hante : « Que feriez-vous à ma place ? » Nous l'entendons dans la bouche de ceux qui viennent nous demander conseil. Cette question appelle une

réponse; il en va de l'estime de soi car elle entre en résonance avec cette autre question: « Est-il bien que j'existe? »

« Ai-je pris la bonne décision? » cache cette autre question: « Sais-je prendre une décision? » Combien est ici précieuse la connaissance de ce qu'est un acte humain pour celui qui s'interroge et pour celui qui est pris à partie. « Travaillons à bien penser, c'est le principe de la morale » (Pascal).

« Notre objet – écrit l'auteur de ce livre – [...] est de montrer l'intérêt de l'approche chrétienne en éthique pour une réflexion morale qui se voudrait seulement œuvre humaine. » Son intérêt se vérifie en l'expérience de repos et non d'angoisse qu'elle offre.

Cette réflexion philosophique est dès lors des plus précieuses pour l'homme contemporain qui connaît la fatigue d'être soi; elle trouve là sa raison d'être pour tous ceux qui ne voyaient qu'une dispute philosophique.

Père Frédéric Foucher

Introduction

Entre relativisme moral et hypernormativité

Après la grande révolution culturelle de 1968 qui avait semblé l'avoir dépassée, la question dite « morale » revient régulièrement sous le terme plus consensuel d'« éthique » ou de façon décomplexée parfois, pour appeler à « moraliser » la vie politique, ou encore s'inviter à l'école sous la forme de « leçons de morale ». Nous vivons dans un monde hérissé d'injonctions de toutes sortes, et pourtant assez hostile à tout discours moralisateur : « Couchez avec qui vous voulez, mais triez vos déchets ! »

L'exigence morale est là, à chaque fois que nous nous posons la question de savoir si ce qui est possible est aussi souhaitable : nous pouvons transformer l'homme, le dupliquer bientôt, et parfois les réalisations les plus criminelles font avancer la médecine¹.

Or les diverses philosophies morales qui se constituent aujourd'hui nous laissent insatisfaits, du fait de leur diversité même. Il est paradoxal qu'en même temps que s'impose

1. Que l'on songe par exemple aux expériences des médecins nazis dans les camps sur des « cobayes » humains.

l'idée selon laquelle l'humanité forme une grande famille humaine, que la mondialisation rend visible cette unité tout en appelant une éthique qui régule cette nouvelle façon de vivre, l'expression « chacun sa morale » puisse avoir encore du sens. Dans la mesure où nous habitons la même planète qui, de plus, rétrécit chaque jour, les mœurs d'autrui ne regardent plus seulement que lui-même.

Dans une société égalitaire et individualiste, le principe selon lequel la liberté des uns s'arrête où commence celle des autres est aussi insuffisant.

Car où donc commence la liberté des autres ? Et où s'arrête-t-elle ? Il se pourrait bien que « ce que je peux faire » ne soit limité que par « ce qu'autrui peut faire », auquel cas nos relations seront régies non pas par le droit et la justice, mais par des rapports de force et de puissance.

Or la puissance qui semble émaner de l'argent et de la technologie, notamment, nous presse de penser à nouveaux frais les principes fondamentaux de notre agir individuel ou collectif, en même temps qu'elle éloigne de nous, un peu plus chaque jour, le mirage d'une société égalitaire ou même simplement juste. Ainsi chaque jour se proposent à nous avec insistance des choix qui n'en sont pas vraiment, des modes de vie dont nous sentons bien qu'ils nous font violence.

Il n'est pas original de dire que notre société, qui prêche la tolérance parfois plus que de raison, est en même temps extrêmement contraignante. Le « moralement correct » invite chacun à ne pas exprimer de jugement moral s'il n'est pas l'objet d'un large consensus sous peine d'être accusé de « dérapage » ou d'être « au centre d'une polémique ». Nous nous indignons volontiers à propos d'un certain nombre de comportements qui en valent la peine, comme la pédophilie,

l'esclavage ou la torture, et nous ne craignons pas d'être contredits. Mais la dénonciation de leurs causes est réservée à quelques intellectuels marginaux qui osent se demander si des phénomènes comme la pornographie, la mentalité eugéniste, la possibilité de sacrifier des embryons humains, ou même la « libération sexuelle », n'entretiennent pas avec ces comportements unanimement réprouvés des relations plus ou moins directes.

La destruction des frontières, les mondialisations de toutes sortes, en même temps qu'elles conduisent à la confrontation de « systèmes de valeurs », ne nous permettent plus de nous contenter d'une « éthique fragmentée » qui prendrait acte de cette remarque attristée de Pascal : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà. » Le nouvel espace du « vivre ensemble » nous provoque à l'universel, nous invite à nous retrouver autour de valeurs communes sans plus pouvoir nous contenter d'un relativisme moral devenu clairement insoutenable et invivable.

Est-il si « ringard » de parler de morale ?

La vraie morale, disait Pascal, se moque de la morale. Nous nous moquons d'une morale qui ne serait qu'une liste de règles, parce que nous y soupçonnons toujours quelques fondements arbitraires ou trop intéressés, ou quelque intention de régir nos actes. N'est-il pas probable alors que l'on m'accordera demain ce que l'on me refuse aujourd'hui, ou même que l'on me l'accorde déjà ailleurs ?

Ce dont nous avons besoin, ce ne sont ni de règles abstraites et désincarnées, ni d'un nihilisme² moral qui ouvre

2. Du latin « *nihil* » qui signifie « rien » ou « néant », le nihilisme affirme que nos valeurs morales ne reposent sur rien et sont donc vaines. Nietzsche en est la grande figure.

à toutes les dérives. Ce dont nous avons besoin, c'est d'une philosophie morale qui éclaire notre agir mais qui ne nous dicte pas une conduite particulière, qui sans se contenter d'énoncer des interdits ne pulvérise pas non plus toute exigence morale au nom de la liberté et du relativisme.

Mais au fait, qu'est-ce que la morale ?

Si l'on entend par morale³ au sens le plus général et ouvert une « régulation des mœurs », alors il faut bien reconnaître la diversité des conceptions qui se présentent à nous. Faut-il capituler devant cette diversité ? N'est-il pas plus raisonnable de chercher un fondement commun aux valeurs communes sans lesquelles nous ne pourrions pas vivre ensemble ?

Une définition très sommaire de la morale pourrait être : « ce qui inspire le comportement que nous aimerions trouver chez autrui. » Les plus farouches détracteurs de « l'ordre moral » apprécient qu'on ne leur vole pas leur voiture et ne dédaignent pas que l'on s'adresse à eux avec courtoisie. Peut-être même apprécient-ils que l'on tienne ses engagements et qu'on leur rende la monnaie quand ils achètent un journal dans lequel ils espèrent trouver des informations véridiques. Ils se disent probablement : « cela est bien » et non pas immédiatement « cette personne a été socialement conditionnée à agir de la façon dont il se trouve que chacun, ayant été conditionné de même, attendait qu'elle agisse ».

3. On a souvent coutume de donner aux mots « morale » et « éthique » des sens un peu différents, mais qu'il n'est pas nécessaire pour le moment de distinguer.

Plus précisément la morale est, comme le nom l'indique, une réflexion sur les *mœurs*, c'est-à-dire sur nos manières de vivre. Elle s'efforce d'éclairer notre action pour nous permettre de porter sur celle-ci un jugement *moral*, c'est-à-dire un jugement qui se traduit sous la forme « ceci est bon » ou « ceci n'est pas bon », « c'est cela qu'il faut faire » ou « il ne faut pas faire cela ». Ce sont des *bonnes mœurs* dont il s'agit.

Tout d'abord, nous devons préciser : morale ou éthique ? On rencontre habituellement ces deux termes, mais chaque auteur les oppose de manière différente. Il faut bien constater que le mot éthique résonne mieux, tandis que le mot « morale » a vieilli. On dira « arrête de me faire la morale », et non pas « arrête de me faire l'éthique ». On créera un comité d'éthique, mais on voudra moraliser la vie politique.

Le terme de « morale » vient du latin *mos* qui signifie l'habitude, la manière habituelle de faire, tandis que son pluriel *mores* signifie le caractère, les mœurs, tantôt au sens descriptif (ce qui se fait), tantôt au sens prescriptif (ce qui doit se faire). Les *mores* des individus singuliers sont censées reproduire un *mos* singulier, un type de comportement propre à la communauté et dont les grandes figures historiques, les héros, fournissent une réalisation exemplaire.

En grec, les deux mots *ethos* et *êthos* signifient à l'origine la coutume. *Ethos* va conserver ce sens, par opposition à ce qui est *par nature* (*physis*), tandis qu'Aristote va utiliser le mot *êthos* pour désigner le caractère qui découle de l'habitude coutumière (*ethos*).

Par la suite, avec la tension entre la description des mœurs et le caractère religieux du discours moral, le terme « éthique » finit par s'imposer pour désigner une réflexion

sur les fondements rationnels, et non religieux, des normes de l'agir⁴, réflexion souvent attachée à un domaine particulier comme c'est le cas pour la bioéthique.

Ici donc, nous utilisons d'abord indifféremment les termes « éthique » ou « morale » au sens très général d'une réflexion sur les mœurs en vue de rechercher les principes d'une action bonne.

Il est important de préciser que c'est bien *l'action volontaire* qui est en vue, dans ses conditions les plus concrètes. Ainsi le but du moraliste n'est pas d'opposer à celui qui agit un *corpus* de règles pour l'action, mais de proposer à l'intelligence de celui qui agit des lumières pour agir bien.

C'est un point crucial de la réflexion morale qui a toujours balancé entre deux directions concernant sa propre nature : s'agit-il de savoir ce qu'il est bon de faire, ou ce que nous devons faire ? Est-il bon de faire son devoir, ou bien avons-nous le devoir de faire ce qui est bien ? Faut-il rayer cette notion de bien, coupable de détruire la gratuité et la noblesse du devoir ? Ou faut-il au contraire en finir définitivement avec cette idée d'un pur devoir, qui n'aurait pas de sens s'il n'était d'abord possible de voir dans le devoir un bien pour nous ?

Nous partirons d'une expérience, sans doute la plus commune de toutes. Cette expérience inaugure la réflexion d'Aristote en cette matière : « Toute action et tout choix tendent vers quelque bien, à ce qu'il semble. Aussi a-t-on

4. Cf. notamment Alain ETCHEGOYEN, *La valse des éthiques*, François Bourin et Barbara Cassin (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies*, art. « morale ».

déclaré avec raison que le Bien est ce à quoi toutes choses tendent. »⁵

Chaque fois que nous sommes conduits à répondre de nos actes, nous disons en effet que nous avons fait ceci ou cela parce que nous l'avons jugé bon. Et si nous n'avons pas jugé bon ce que nous avons fait, nous disons que nous n'en sommes pas responsables (nous avons été forcés) ou bien que nous l'avons fait en vue d'une finalité qui, elle, était bonne. Mais qu'est-ce qui est bien ?

Intention de cette réflexion

Nous voudrions porter un regard philosophique sur l'apport de la tradition morale chrétienne à la raison explorant la question morale. Cette tradition chrétienne, en effet, a suffisamment modelé notre histoire pour que l'on ne puisse pas l'ignorer.

L'Église catholique est sans doute une des rares institutions qui continue d'affirmer la possibilité d'une « éthique universelle », comme en témoigne un document récent de la Commission Théologique Internationale⁶. Le faisant, elle ne prétend pas s'adresser au seul croyant, et c'est pourquoi le philosophe peut espérer y trouver un intérêt.

5. ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, I, 1.

6. La CTI (Commission Théologique Internationale) est une instance de réflexion du Vatican qui regroupe plusieurs des plus éminents théologiens catholiques. Elle a publié en 2011 *À la recherche d'une éthique universelle. Nouveau regard sur la loi naturelle*, document dans lequel elle essaie de montrer la pertinence éthique de la notion philosophique de « loi naturelle ».

Il ne s'agit pas d'un point de vue théologique. Il est bien possible après tout de lire des théologiens en restant philosophe, pour discuter de la cohérence de leurs discours, de leur intérêt pour tout homme qui réfléchit.

La conviction fondamentale du chrétien qui fait œuvre de philosophe est que sa foi ne saurait contraindre sa raison à adhérer à des vérités dogmatiques, et que sa raison recevra de sa foi une lumière lui permettant, sans renoncer à elle-même, d'apercevoir des vérités que peut-être elle pressentait. En ce sens, une distinction entre les vérités de foi, que seul le croyant peut ou doit admettre, et les vérités *soutenues par la foi*, apparaît pertinente. Dans la réflexion morale, en particulier, il semble par exemple que la dignité particulière de l'homme est certes une vérité rationnelle, mais que sa découverte par la raison doit beaucoup à son affirmation par la foi chrétienne. C'est donc certainement une vérité de raison soutenue par la foi.

Notre intention ici est donc de montrer comment la réflexion morale de tout homme, qu'il soit ou non philosophe par métier, peut recevoir de la raison croyante une lumière qu'il serait imprudent d'écarter sous prétexte qu'elle est celle d'un croyant. Ceci pour deux raisons majeures :

La première, c'est que l'acte de foi, du moins pour un chrétien, n'est pas de la crédulité. Pour le définir de façon classique, l'acte de foi est un assentiment de l'intelligence, sous la motion de la volonté, à des propositions tenues pour révélées par Dieu. En ce sens, la vraie foi est une adhésion à Dieu lui-même. La foi suppose donc l'exercice de la raison qui manifeste qu'il n'est pas absurde de croire, même si la raison ne peut prouver par l'évidence que l'acte de foi s'impose.

La seconde, c'est que la raison moderne ne se croit chez elle que dans les domaines dits « scientifiques », qui concernent ce qui est quantitatif et mesurable. Il en résulte que les questions humaines spécifiques : « d'où venons-nous ? » et « où allons-nous ? », les questions de la religion et de la morale, ne peuvent pas trouver une place dans la raison communément admise comme « scientifique » et sont par conséquent transférées dans la subjectivité. Celle-ci décide, à partir de ses expériences, ce qui lui paraît supportable d'un point de vue religieux, et la « conscience » subjective devient finalement l'unique « instance éthique »⁷. C'est l'impasse du subjectivisme.

Ce déplacement des questions éthiques dans le seul domaine de la subjectivité et par conséquent leur remplacement par l'ordre juridique ne sont pas le résultat du seul triomphe de la « raison scientifique ». Elle a certainement aussi pour cause une inquiétante inaptitude du politique à maintenir vivantes des valeurs communes autrement que par l'accumulation de textes juridiques, sans doute parce que ses propres choix sont dictés de moins en moins par des valeurs morales et de plus en plus par des pressions idéologiques ou économiques.

Pour celui qui veut bien regarder au-delà des caricatures qui en sont faites, la morale chrétienne présente un intérêt non négligeable.

D'abord parce qu'elle prétend pour une large part s'adresser à tout homme, par conséquent aussi aux non-croyants. Elle prend le risque de la rationalité, ce qui la rend immédiatement sympathique au philosophe et invite

7. BENOÎT XVI, Discours de Ratisbonne, 17 septembre 2006.